

# Jean-Paul Zimmermann et Henri le vert : histoire d'une traduction

Autor(en): **Frey-Béguin, Françoise**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Librarium : Zeitschrift der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = revue de la Société Suisse des Bibliophiles**

Band (Jahr): **33 (1990)**

Heft 1

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-388519>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

JEAN-PAUL ZIMMERMANN ET HENRI LE VERT :  
HISTOIRE D'UNE TRADUCTION

Qu'est-ce qui va inciter, à la fin des années vingt, Jean-Paul Zimmermann, professeur de littérature au Gymnase de La Chaux-de-Fonds, à se lancer dans l'entreprise de longue haleine que représentait la traduction française de Henri Le Vert ? Cet article tentera d'en découvrir quelques raisons et de retracer l'histoire<sup>1</sup>, qui s'étend sur plusieurs années, d'une traduction difficile à différents niveaux.

Tout d'abord, qui était Jean-Paul Zimmermann ? Né en 1889 à Cernier, petit village du Val-de-Ruz, d'origine suisse alémanique, il entendit le bernois parlé par ses parents dès son enfance ; il fit ses premières études dans son village et les poursuivit au Gymnase de La Chaux-de-Fonds où il passa brillamment son baccalauréat en 1908. Après des études de lettres à Neuchâtel, il prépara en Sorbonne, sous la direction de Gustave Lanson, un mémoire d'études supérieures intitulé : *La morale laïque au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle : Madame de Lambert*, publié partiellement en 1913 dans la revue *Wissen und Leben*, puis, sous une forme un peu différente, en 1917 dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*. Il fit un court séjour à Moscou comme professeur dans une école protestante. Il consacra ensuite sa vie à l'enseignement, d'abord au Locle de 1914 à 1919, puis au Gymnase de La Chaux-de-Fonds où il marqua de sa forte personnalité plusieurs volées d'élèves jusqu'en 1950. Il mourut en 1952, peu de temps après avoir pris sa retraite.

Si une partie de l'activité de Jean-Paul Zimmermann fut vouée à la formation de jeunes étudiants auxquels il tenta de transmettre une culture hors du commun, une autre partie – et non moindre – fut la création littéraire et la participation à la vie

artistique et littéraire à l'intérieur et – du moins dans un premier temps – à l'extérieur de nos frontières. Dans les années qui nous occupent, il avait publié un recueil de poèmes intitulé *Départs* (1927), écrit de nombreux articles et collaboré à des revues, en particulier à la revue parisienne *Philosophies* animée par l'écrivain Pierre Morhange et grâce à laquelle il avait été en contact avec le mouvement surréaliste et des poètes tels que Max Jacob<sup>2</sup>. Cependant, malgré ces contacts parisiens et malgré quelques voyages à l'étranger (Roumanie, Turquie, Tunisie), Jean-Paul Zimmermann s'était retiré dans les hautes vallées jurassiennes, ne fréquentant qu'un cercle étroit d'amis, pour la plupart artistes ou écrivains que dominait la figure du peintre Charles Humbert<sup>3</sup>, et se retranschant souvent dans une orgueilleuse solitude. Car, il faut le dire ici, sa vie cachait un drame : homosexuel, Jean-Paul Zimmermann vivait douloureusement sa marginalité : brûlant à certains moments de tout avouer au grand jour, il passait du désir de provocation où il frôlait le scandale à la prostration et au remords, à la crainte d'être découvert et à une culpabilité qu'il vivait dans les affres et le tourment. Sa vie fut une tragédie « sans cesse menacée par le scandale, troublée par des bouffées d'anarchie destructrice » (et auto-destructrice, pourrions-nous ajouter) « et reprise en mains dans un raidissement de tout l'être restitué à sa noblesse native<sup>4</sup> ». Cet « homme de l'exil physique et des exigences les plus hautaines », pour reprendre les termes dans lesquels le décrit son ami Louis Loze<sup>5</sup>, vivra sa profonde ambivalence dans l'angoisse et le désordre, ce qui le conduira souvent sur la pente de l'alcoo-

lisme ; les années 1927 à 1932, années de gestation de la traduction d'Henri le Vert, furent, de ce point de vue, dramatiques. Le directeur du Gymnase, Auguste Lalive<sup>6</sup>, dès 1927 et à plusieurs reprises, le mit en garde, lui reprochant à la fois son enseignement jugé trop universitaire et son comportement donnant prise à des «interprétations désagréables» : «Je désire entre autres que vous renonciez tout à fait à ces longs entretiens particuliers que vous accordez souvent à certains de nos jeunes gens dans le vestibule ou dans le préau. La plus grande réserve est aujourd'hui une nécessité pour vous et pour notre école<sup>7</sup>.» L'avertissement ne suffit pas et en mars 1931, une décision de la Commission scolaire le suspend de ses fonctions de professeur au Gymnase jusqu'à fin août 1931. Jean-Paul Zimmermann fut profondément affecté par cette mesure, sa vocation d'enseignant était réelle ; en dépit des exhortations de quelques-uns de ses amis à se vouer exclusivement à ses activités d'homme de lettres, il reprendra le chemin du Gymnase en août 1931.

Mais cette période troublée fut aussi une période d'intense activité encouragée par ses proches et marquée par le désir de l'écrivain de donner des preuves de son talent. La traduction d'Henri le Vert s'inscrit dans cette perspective ; son amie Lucie Macchi lui écrit justement<sup>8</sup> : «Pour votre traduction, c'est une bonne façon de commencer l'ouvrage que de le trouver difficile, et voilà un bon travail régulier pour vos heures les plus vides. Je serais étonnée qu'elle ne fût pas bonne et il est bon d'attacher son nom à une œuvre qui ne se discute plus.»

Pourquoi Henri le Vert ? Dans un article paru dans l'hebdomadaire *Curieux* le 12 juillet 1940 – donc plusieurs années après la parution de sa traduction – Zimmermann en donne lui-même la raison : «Je ne connaissais d'Henri le Vert que quelques chapitres fort beaux et qui m'avaient

frappé par leur plénitude, leur charge d'humanité quand André Gide attira une fois de plus mon attention sur ce chef-d'œuvre, qu'il s'étonnait qu'on n'eût pas encore traduit en français.» En effet, André Gide avait publié dans la *Nouvelle revue française* de septembre 1927 quelques extraits du chapitre VIII de la première partie intitulé «Kinderverbrechen» qu'il traduisit librement par «L'enfant qui accuse», le rapprochant ainsi volontairement d'un texte de Jean Schlumberger, publié par la NRF également, en novembre 1919 et portant le titre «L'enfant qui s'accuse», et d'un fait divers relaté sous le même titre dans le numéro d'août 1927. Jean-Paul Zimmermann se mit certainement aussitôt à la lecture de ce gros ouvrage, car dans ses carnets intimes du début de 1928, il écrit : «Je lis Henri le Vert. Tout est plein, substantiel, d'une exquise et profonde humanité, d'une familiarité et d'une sympathie avec la vie, d'une bonhomie sérieuse, grave, attendrie, qu'on chercherait vainement dans une œuvre française moderne. On a rarement été plus profond dans les dernières ténèbres de la conscience qui s'éveille. On a rarement eu à ce degré l'intelligence de l'âme, de l'étrange, irrationnel, inexplicable qui est en elle. Tout y est beau, sensible et propre à ravir un lecteur qui serait patient. C'est un véritable crime que de laisser intraduite cette œuvre admirable quand on gave le Français de tant d'«étrangèretés» sans valeur réelle<sup>9</sup>.»

Cependant, à la fin de 1927 à Neuchâtel, Charly Guyot<sup>10</sup> tentait de faire revivre la *Semaine littéraire* disparue en créant la *Nouvelle semaine artistique et littéraire* (février 1928 – février 1929) qui devint ensuite la *Quinzaine artistique et littéraire* (mars 1929 – novembre 1929). Ami de Zimmermann, Charly Guyot lui demanda aussitôt de participer à l'aventure ; Zimmermann lui proposa *Commerce avec la mort* – une nouvelle qui paraîtra ensuite en 1932 dans *Progrès de la passion* –, quelques poèmes et sa traduc-

tion d'Henri le Vert. Charly Guyot n'eut aucune réticence à publier cette dernière : « J'ai hâte de voir votre traduction, hâte aussi de la publier<sup>11</sup>. » C'est ainsi que la première partie d'Henri le Vert parut, en français pour la première fois, en « feuilleton » dans la *Nouvelle semaine artistique et littéraire*, du 16 juin 1928 au 15 décembre de la même année. Charly Guyot soutint Jean-Paul Zimmermann dans son entreprise, l'incita à trouver un éditeur parisien pour publier la totalité de l'œuvre, et lorsque Charly Clerc<sup>12</sup> tenta d'imposer sa propre traduction, défondit le travail de Zimmermann et se chargea d'envoyer à Gide les numéros de la *Nouvelle semaine* où paraissait Henri le Vert<sup>13</sup>.

Zimmermann souhaitait à Henri le Vert une plus large audience auprès des lecteurs français ; il était en relation avec les Editions Rieder à Paris pour la publication de *L'Etranger dans la ville* qui s'appelait alors *M. Petit chez les Frêtois*<sup>14</sup> ; il proposa également sa traduction d'Henri le Vert. Léon Bazalgette<sup>15</sup>, alors directeur littéraire des collections étrangères, lui répondit le 28 juin 1928 : « J'ai de très ancienne date une forte admiration pour Gottfried Keller et je sais la place que tient notamment Henri le Vert dans la littérature européenne. Mais il y a malheureusement un obstacle à peu près insurmontable à sa publication en français. Ce n'est pas un volume, mais tout un cycle. Et il est absolument en dehors des habitudes du public français d'acheter un ouvrage en 2, 3 ou 4 volumes – sauf dans les cas où il lui est imposé par un prix littéraire retentissant. Tout éditeur vous fera la même objection. C'est matériellement impossible. » Mais, en Suisse, quelqu'un n'avait pas peur de se lancer dans une opération téméraire, avec un total désintéressement, c'était Edmond Gilliard, qui prit lui-même les devants en se mettant en contact avec Zimmermann dès le mois de juin 1928 – dès la parution du premier « épisode » – par l'intermédiaire de son collègue Claude Secrétan<sup>16</sup>.

Edmond Gilliard, à côté de son activité de professeur au Gymnase de Lausanne et d'écrivain, était le fondateur et le grand maître des *Lettres de Lausanne* où il venait de publier le Prométhée d'Eschyle traduit

GOTTFRIED KELLER

## HENRI LE VERT

ROMAN

TRADUCTION DE JEAN-PAUL ZIMMERMANN

PRÉFACE PAR CHARLY CLERC

TOME PREMIER



LES LETTRES DE LAUSANNE

par André Bonnard. Il offrit à Zimmermann de publier intégralement sa traduction. L'accord se fit rapidement entre les deux hommes.

Dans l'enthousiasme d'Edmond Gilliard, il y avait certainement un vif désir de jeter un pont entre les cultures alémanique et romande, et, comme il l'écrira en 1932 en présentant le second tome de l'ouvrage, « le désir de rendre à nos compatriotes zurichois un hommage de gratitude vaudoise<sup>17</sup> ». Il essaya dans un premier temps de trouver une co-édition du

côté de la France et, pour ce faire, fut en relation avec Edmond Jaloux qui montra un certain intérêt mais manifesta quelque crainte quant aux honoraires à verser au traducteur pour un si considérable travail. Pour assurer à l'ouvrage une certaine diffusion en France, il fut envisagé de demander une préface à Gide, à Charles Du Bos puis à Jaloux lui-même. Tout cela n'aboutit pas, mais Edmond Gilliard assura toujours Zimmermann qu'il était prêt à « marcher par nos seuls moyens<sup>18</sup> ». Il eut l'habileté, pour aplanir le différend, de demander une préface à Charly Clerc. Il fallut évidemment trouver des fonds ; la Fondation Schiller fut sollicitée : la question fut de savoir si les statuts et les traditions de la dite Fondation autorisaient à couronner ou à subventionner une traduction, en un mot : une traduction pouvait-elle être considérée comme une œuvre d'art ? ... La réponse dut être positive, car non seulement l'édition fut subventionnée, mais Jean-Paul Zimmermann reçut un prix pour la qualité de sa traduction ...

Jean-Paul Zimmermann reprit entièrement sa première traduction : on trouve en effet dans ses papiers deux manuscrits pour la première partie, l'un correspondant à la traduction parue dans la *Nouvelle semaine*, l'autre à celle qui paraîtra aux Lettres de Lausanne. Avec Jean Descoullayes<sup>19</sup>, Edmond Gilliard suivit d'extrêmement près le travail de Zimmermann. Le 19 octobre 1930, il lui dit son admiration : « Je vous dis aussitôt mon impression : j'aime votre traduction ; elle est vivante, animée, du dedans, par l'œuvre même ; jamais « poussée du dehors », ni « juxtaposée » – mais comme « dévouée » entièrement, et, par simplicité d'honnêteté, participant à la nature originale de l'invention. Vous entendez bien dans quel sens je prends ce terme de simplicité, et qu'il est d'intime louange. Encore une fois, la vertu foncière de votre traduction est dans ce dévouement qu'on sent parfait – et que votre sensibilité toute loyale ne peut

rendre qu'« agréable » au génie même de l'œuvre. »

En 1931, quelques difficultés apparurent et une certaine tension s'établit entre les deux hommes. Jean-Paul Zimmermann, suspendu de son enseignement pour six mois avait trouvé refuge à Genève chez son ami Léon Bolle<sup>20</sup> qui l'accueillit avec beaucoup de générosité et l'encouragea, avec sa femme, à écrire et à publier. Zimmermann dut travailler intensément à sa traduction ; on le voit envoyer régulièrement des chapitres à Edmond Gilliard. Ce dernier, averti de la « fâcheuse aventure » dans laquelle Zimmermann s'était laissé compromettre, l'assura de son soutien : « Ce n'est pas cela qui me fera lâcher la partie : je reste lié avec vous dans notre commune entreprise [...] Je ferai tout ce que je puis et sans réserve de ma peine pour que Henri le Vert paraisse dans les meilleures conditions. Avec un petit retard pourtant, que je crois prudent dans ces circonstances<sup>21</sup>. » En tant qu'éditeur, Edmond Gilliard craignait « quelque dépréciation ... commerciale de votre signature » et devait tenir compte de « quelques préventions probables de l'opinion ». Les formules blessèrent Jean-Paul Zimmermann profondément ; il les cite avec amertume à ses amis. Les corrections qu'Edmond Gilliard et Jean Descoullayes pratiquaient sur son texte ne lui paraissent plus tolérables. Le 25 mai 1931, il not dans son carnet : « Je reçois une nouvelle série d'épreuves de H. le V. extrêmement corrigées. Cela devient une véritable usurpation de Gilliard-Descoullayes. J'écrirai. Ils feraient avec du Chateaubriand du Louis Racine<sup>22</sup>. »

La lettre que Zimmermann écrivit à Gilliard et la réponse de celui-ci sont révélatrices de la conception littéraire différente que les deux écrivains avaient de la traduction : Edmond Gilliard s'attache à l'élégance de la phrase, à la tournure qui doit être française quitte à s'éloigner de l'original, à l'indépendance de la traduction



FOUNDEUR  
J-P. ZIMMERMANN

ÉDITIONS DES LETTRES  
DE LAUSANNE

Je m'en porte garant.

Lausanne, le 19 oct. 1956

Téléphone, No 3309 Cbèque postal II, 3956

Non souvenez presque arriérés  
d'obtenir les épreuves hâtives  
et de la Fondation Schiller, de  
nouveau

esaux aux premières  
pour le second vote,  
me. Ainsi on peut  
espérer s'en tirer  
avant à vous, voir  
suy certainement l'élégance  
d'un prix de la Fondation  
Schiller pour votre traduction ;

Cher Nouvices,

Voici comment nous avons décidé de procéder, dans le plus amical sentiment. Descoullages et moi, nous faisons lire à haute voix votre traduction en suivant en le texte allemand. Nous en jugeons à l'oreille d'abord ; l'œil cependant ne quitte pas le texte, pour maintenir sans cesse le contrôle des correspondances.

Je vous dis aussitôt mon impression : j'aime votre traduction ; elle est vivante, animée, de dedans, par l'oeuvre même ; jamais "poussée du dehors", ni "juxtaposée", - mais comme "dévouée", entièrement, et, par simplicité d'honnêteté, participant à la nature originale de l'invention. Vous entendez bien dans quel sens je prends

ce terme de simplicité, et qu'il est d'intime  
louange. Encore une fois la vertu foncière de  
votre traduction est dans ce dévouement qu'on  
sent parfait — et que votre sensibilité toute loyale  
ne peut rendre qu'agréable au génie même de  
l'oeuvre. L'impression constante est bien que l'oeuvre  
ou vous est ouverte comme une maison amie.

La-dessus, pour le détail, je vous demande  
de me permettre de vous proposer, de temps en  
temps, une expression ou une tournure qui me  
semblent meilleures? — Vous savez comme je me  
suis engagé moi-même dans cette affaire, et la  
part de responsabilité qui m'incombe comme é-  
diteur. Je vous prie de bien croire que j'ai le  
plus sympathique respect de votre personne;  
je serais touché que vous me fîtes confiance,  
persuadé, que vous devez être, de mon seul souci  
de faire le mieux que nous pouvons.

Je voudrais que cette entente entre nous  
fût l'acte tout naturel où nous porte votre  
mutuelle estime; je dirais volontiers: votre  
ami.

Croyez-moi bien votre

Em S.

qui doit se tenir par elle-même ; Jean-Paul Zimmermann, quant à lui, se soucie surtout de la fidélité au texte ; le respect de l'œuvre à traduire, de son esprit lui paraissent justifier les expressions moins élégantes, parfois inhabituelles, mais plus proches de l'allemand, du caractère personnel de l'œuvre de Keller. Il vaut la peine de citer de larges extraits de ces deux lettres. Ainsi, Zimmermann écrit à Gilliard<sup>23</sup> :

« Je suis un peu effrayé du nombre prodigieux de corrections que vous me proposez ou m'imposez, et la nécessité de plusieurs d'entre elles ne me paraît pas évidente. Il y a, dans les tours de Keller, une concision un peu brusquée, une sorte de télescopage des idées que je me suis efforcé de conserver où j'ai cru que c'était possible. Vous y substituez, en général, des formes plus prudentes et plus longues, qu'un lecteur soucieux de l'élégance peut préférer, mais qui altèrent un peu le caractère que j'ai voulu donner à ma traduction [...] Quand vous me proposez, au lieu de ceci : *Il semblait vivre sous le jeu modulé des reflets et augmentait ...* qui traduit exactement le texte (mettons, si l'on veut *mobile* ou *changeant*), ceci : *Le jeu mobile des reflets semblait lui communiquer la vie et cela augmentait ...* j'ai peine, je l'avoue, à reconnaître la votre main<sup>24</sup> [...] Je me suis inspiré des principes de Chateaubriand (dans sa traduction de Milton) qui se refuse certains gallicismes et les reproche à Louis Racine. Je sais qu'en ceci Gide serait d'un avis radicalement opposé, mais je sais aussi que des Anglais se plaignent de ses infidélités, quand il traduit Conrad. Ce n'est point d'infidélités qu'il peut être question entre nous. Vous serrez le texte de très près et parfois les précisez heureusement. Mais vous voulez que jamais le lecteur français moyen ne soit dépaysé par un tour un peu brusque et insolite. C'est ce que j'ai jugé, pour ma part, un peu moins nécessaire. »

La réponse de Gilliard, qui veille avec beaucoup de tact à ne pas blesser Jean-

Paul Zimmermann, est cependant parfaitement claire<sup>25</sup> :

« Ma grande préoccupation, vis-à-vis de vous, serait que vous puissiez interpréter mon intervention comme une indiscrette et blessante correction que j'infligerais à un texte dont vous êtes l'auteur responsable et conscient, par arrogance d'aîné et outrecuidance d'écrivain. Je vous demande instamment de n'en rien faire [...] J'ai le sentiment que votre traduction est un peu hâtive, un peu expédiée par le chemin, non pas le plus court, mais le plus proche à s'offrir ; j'entends celui qui va selon la pente du premier texte, et qui exige le moins de « départs de l'initiative ». Je m'empresse d'ajouter que cela seul peut expliquer que vous ayez pu mener jusqu'au bout, dans un temps relativement si court, une aussi formidable entreprise, et que cette rapidité, dans le fond et pour l'ensemble, a l'avantage d'imprimer à votre traduction un mouvement qui la soutient [...] Mais vous avez, je le crois, trop souvent, épousé la construction « allemande » plutôt que rendu particulièrement la manière de Keller – obtenant, je le reconnais, de la langue française des complaisances si adroites qu'elles sont la preuve même de la maîtrise que vous possédez de votre propre idiome –, mais aussi, parfois, lui imposant une servilité injustifiée, la rendant dépendante et non équivalente ; la contraignant, par imitation moins que par traduction, à une démarche insolite et un peu contrefaite. De telle sorte que, sous prétexte d'exactitude « caractéristique », il arrive que, ce qui avait en allemand son ton, son timbre, sa qualité de nature, de-

---

#### LÉGENDES POUR LES ILLUSTRATIONS SUIVANTES

- 1 Jean-Paul Zimmermann chez soi.
- 2 Jean-Paul Zimmermann par Madeleine Woog (1892–1929), épouse de son ami et peintre Charles Humbert (1891–1958).







vient en français quelque chose d'emprunté [...] Une vraie traduction doit se détacher entièrement et se suffire à elle-même, imposer son autorité par ses propres moyens, selon les conditions naturelles de sa nouvelle « forme de langage ». Ici, c'est le français qui prouve, et non l'allemand. La fidélité n'est pas la littéralité [...] Je vous répète que nous vous *proposons* mais ne vous *imposons* pas. Tant de choses deviendraient plus faciles si nous pouvions causer un moment.»

Les entretiens demandés par Edmond Gilliard eurent certainement lieu ; Zimmermann a pu parfois convaincre Gilliard du bien-fondé de sa traduction. J'en veux pour preuve le passage incriminé dans la lettre de Zimmermann : c'est la version de celui-ci qui fut finalement choisie<sup>26</sup>.

D'après la correspondance conservée dans les archives Zimmermann et une lettre ultérieure d'Edmond Gilliard (du 20 juillet 1942), Jean Descoullayes semble s'être occupé seul du second tome, se chargeant des tractations avec l'imprimeur (Attinger à Neuchâtel) et de la publication proprement dite. Le premier tome parut au tout début de 1932. En mai, Jean Descoullayes s'étonne que la presse n'ait que peu réagi ; il attend la parution du second volume pour envoyer le tout à la critique française, parution qui subira quelque retard ; en attendant, Jean Descoullayes publie un chapitre de la troisième partie : « La mort et l'enterrement d'Anna » dans la revue *Présence* qui vient d'être créée et dont il est l'un des animateurs<sup>27</sup>. Enfin, à la fin de 1933, le second tome paraît. L'édition de luxe sur Arches porte sur la couverture la mention des Lettres de Lausanne ; sur les éditions courantes, on trouve la mention de Jullien à Genève, de Freudweiler-Spiro à Lausanne et des Editions de la Baconnière à Boudry<sup>28</sup>. Dès la publication du second volume, ce sont les Editions de La Baconnière qui ont « par contrat l'exclusivité absolue de la vente »<sup>29</sup>. La publication a bénéficié des subsides des Fon-

dations Bodmer et Schiller, de la Société suisse des écrivains et de M. Werner Reinhart. Le 4 janvier 1934, Edmond Gilliard peut écrire à Jean-Paul Zimmermann : « Je m'excuse d'avoir tardé à vous marquer mon immense soulagement et la reconnaissance que je vous en dois. Vous avez vraiment fait preuve d'une complaisance inlassable, soit à subir les lenteurs tracassières, soit à fournir, en cette dernière urgence, un effort libérateur. » Quant à Zimmermann, lui qui écrivait le 29 mai 1931 à Auguste Lalive<sup>30</sup> : « Je serais surpris si elle [ma traduction] ne m'assurait en Suisse une certaine notoriété », il peut être fier et heureux : en Suisse le succès est total. On a pu recenser dans les papiers de Jean-Paul Zimmermann 61 articles sur la publication de Henri le Vert en français, tous élogieux et sous la plume de critiques qui animaient la vie littéraire de l'époque, tels que Charly Guyot, Walter Marti, Georges Bozonnat, Gilbert Trolliet, etc. On loue la traduction et on ne manque pas de souligner comme un fait exceptionnel la traduction d'un ouvrage suisse alémanique de cette importance. La presse alémanique et suisse italienne font une part à l'événement. Le chroniqueur de la *Neue Zürcher Zeitung* va jusqu'à écrire : « Es geht mir mit dieser Übertragung Gottfried Kellers wie André Gide mit der deutschen Fassung seiner « Nourritures terrestres » : weite Strecken der Übersetzung sind mir lieber geworden als das Original... »<sup>31</sup>. Le succès cependant ne dépassa guère les frontières : un article dans la *Nouvelle revue française* mais dû à la plume d'un Suisse (Daniel Simond), une allusion à un article d'Edmond Jaloux dans le *Temps*. Mais le but que Jean-Paul Zimmermann s'était fixé – si l'on se réfère à son article de *Curieux* déjà cité et qui dit : « Je me persuadai que je servais bien mon pays et les lettres en travaillant à une version de ce grand roman » – était atteint.

En juin 1942, les Editions Gallimard se proposent d'éditer une version française

de Henri le Vert et demandent à Zimmermann l'autorisation d'utiliser sa traduction; les Editions Payot cependant les avaient précédées et, en mars de la même année, avaient déjà pris contact avec Zimmermann, à la demande, précisent-elles, de leur maison parallèle Payot-Paris. Zimmermann accepte mais tient à apporter des « modifications et améliorations ». Pour la cession des droits de publication, il reçoit une somme d'argent que généreusement il partage avec Jean Descoullayes, sur la suggestion, il est vrai, d'Edmond Gilliard qui ensuite regrettera une démarche à laquelle il a cédé par « un mouvement où m'a poussé l'amitié ». Et ce dernier ajoute : « Mais vous-même, de quel désintéressement n'avez-vous pas donné la preuve dans toute cette première aventure d'Henri le Vert. Vous avez été si simplement et élégamment libéral ...<sup>32</sup>. » Zimmermann apporta ses corrections – nombreuses semble-t-il – aux deux volumes que Payot transmit à Payot-Paris<sup>33</sup> par l'intermédiaire d'amis en France libre. Le projet n'aboutit pas : l'ouvrage devait être « soumis à la censure, conformément aux prescriptions des autorités d'occupation<sup>34</sup>, le papier manquait, l'activité de Payot-Paris était réduite à 10 ou 15 % de ce qu'elle était avant la guerre, et l'écoulement prévu d'Henri le Vert ne semblait pas suffisant pour justifier sa réimpression. En 1946, il n'est question alors que d'une reproduction photomécanique moins coûteuse qui rendait impossibles les corrections souhaitées par Zimmermann. Est-ce pour cette raison ? l'affaire fut abandonnée. Il faudra attendre 1987 pour que la traduction – telle qu'elle a paru aux Lettres de Lausanne – soit réimprimée à l'Age d'homme dans la collection Poche suisse. Il s'agit d'une réimpression anastatique; très curieusement le nom du traducteur a disparu de la page de titre; il faut lire le texte sur le deuxième plat de la couverture pour en trouver la mention : « Henri le Vert, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui

dans la merveilleuse traduction de Jean-Paul Zimmermann est et reste le grand roman réaliste du XIX<sup>e</sup> siècle allemand. » Jean-Paul Zimmermann, Edmond Gilliard et Jean Descoullayes se féliciteraient certainement qu'il soit désormais accessible à tous.

La traduction d'Henri le Vert fut certes longue, épineuse, parfois douloureuse, parfois conflictuelle; mais il faut relever que les rapports d'Edmond Gilliard et de Jean-Paul Zimmermann furent toujours – et le restèrent par la suite – d'estime et d'amitié réciproques. Jean Descoullayes lui-même écrivit à Zimmermann : « La publication d'Henri le Vert fut quelquefois pénible (elle dut l'être terriblement pour vous, je m'en suis constamment rendu compte) mais j'en garde, grâce à vous, à votre compréhension, à votre gentillesse, à votre égalité d'humeur, le meilleur et le plus cher souvenir<sup>35</sup>. »

En 1932, sur le premier tome que Jean-Paul Zimmermann dédicença à Pierre Hirsch, son ancien élève et futur collègue professeur de français, il écrivit : « A mon cher Pierre Hirsch, en souhaitant qu'il trouve autant de plaisir à lire cette grande œuvre qu'elle m'a donné de peine et de tracassas. » On ne peut que souhaiter que ce vœu reste valable pour nous aujourd'hui.

#### NOTES

- <sup>1</sup> Cet historique a été possible grâce aux Archives Jean-Paul Zimmermann données généreusement en 1982 à la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds par la famille de l'écrivain et professeur neuchâtois; le classement fin et minutieux qu'en a fait Karine Vuilleumier-Tobler pour l'obtention du diplôme de bibliothécaire de l'Association des bibliothécaires suisses a beaucoup facilité les recherches et contribué à établir certains points de l'histoire quelque peu tortueuse d'une édition. J'aimerais exprimer ici ma reconnaissance à M. Pierre Hirsch qui connut fort bien Jean-Paul Zimmermann et dont les connaissances tant de la région que de la culture de l'époque m'ont été extrêmement précieuses.

- <sup>2</sup> Voir le très intéressant article que Pierre Hirsch a consacré à cet aspect peu connu de la vie de Jean-Paul Zimmermann dans la *Nouvelle revue neuchâteloise*, no 24, hiver 1989.
- <sup>3</sup> Charles Humbert (1891–1958), peintre reconnu à La Chaux-de-Fonds, bibliophile averti qui au cours de sa vie se constitua une bibliothèque de valeur acquise par la Bibliothèque de la Ville ; dans les années 20 à 50, il fut l'animateur d'une vie culturelle intense à La Chaux-de-Fonds ; il fut l'ami et le confident de Jean-Paul Zimmermann, et, bien que de deux ans son cadet, le maître plutôt que le disciple : « Nous nous sommes toujours soutenus, entre nous, dans une région où rien que de grand ou d'excellent ne pouvait avoir notre audience et d'où nous exilions comme inexistant le médiocre et le petit. Nous nous sommes dressés, je puis le dire, à tendre sans cesse vers le parfait, et cette culture que, dans nos entretiens, nous élaborions à notre usage, n'avait pas tant d'étendue que d'intensité. Je bénis ma fortune qui m'a fait te rencontrer, toi qui m'as si bien éclairé la vertu des généreux refus » (Lettre de Jean-Paul Zimmermann à Charles Humbert, 9 avril 1931, Fonds Charles Humbert de la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds).
- <sup>4</sup> Albert Béguin (1901–1957), critique littéraire d'origine chaux-de-fonnière, dans : *Coopération*, 27 novembre 1954.
- <sup>5</sup> Louis Loze (1901–1963), homme de lettres né à La Chaux-de-Fonds, professeur puis journaliste à Genève et La Chaux-de-Fonds, dans : *L'Impartial*, 17 juillet 1952.
- <sup>6</sup> Auguste Lalive (1878–1944), professeur de mathématiques au Gymnase de La Chaux-de-Fonds de 1900 à 1918 ; il en fut le directeur de 1918 à 1943.
- <sup>7</sup> Lettre d'Auguste Lalive à Jean-Paul Zimmermann, 15 avril 1930.
- <sup>8</sup> Lettre de Lucie Macchi à Jean-Paul Zimmermann, 1<sup>er</sup> mars 1928. Lucie Macchi, professeur au Locle, amie et confidente intime de Zimmermann ces années-là ; sa mort prématurée en 1930 bouleversa Zimmermann.
- <sup>9</sup> Carnet II (1928–1929) selon la datation et la numérotation minutieusement établies par Jean-Louis Santschy, dans : *Revue neuchâteloise*, no 5, décembre 1958.
- <sup>10</sup> Charly Guyot (1898–1974), docteur ès lettres de l'Université de Genève, professeur au Gymnase cantonal de Neuchâtel (1922–1948), puis à l'Université de Neuchâtel (1949–1968).
- <sup>11</sup> Lettre de Charly Guyot à Jean-Paul Zimmermann, 24 mars 1928.
- <sup>12</sup> Charly Clerc (1882–1958), docteur ès lettres de l'Université de Paris, professeur au Collège de Genève, puis, de 1932 à 1952, professeur de littérature et de langue françaises à l'École polytechnique fédérale de Zurich. Charly Clerc, en effet, s'indigna lorsque commença à paraître Henri le Vert : « Voilà donc Henri le Vert traduit et je vous félicite. Mais vous me voyez atterré. Voilà des mois que je prépare ma version française » (Lettre à Jean-Paul Zimmermann, 17 juin 1928). On peut lire, dans l'édition des *Gens de Seldwyla* parue aux Editions Stock en 1928 (pour l'anecdote, signalons qu'une première traduction de ce texte avait été faite par un autre Jurassien, James Guillaume, et publiée en 1864 à Neuchâtel) une note de l'introduction : « La Compagnie française de traduction nous fait espérer une prochaine édition à la Librairie Stock d'une version française complète de ce roman considérable [Henri le Vert]. » Il s'agit bien là du projet de Charly Clerc.
- <sup>13</sup> André Gide avait eu vent du projet de Charly Clerc : « Je venais d'écrire précisément à la direction de la *Nouvelle semaine littéraire* pour dire l'intérêt avec lequel je suivrai votre traduction [...] Charly Clerc se proposait également de traduire cette œuvre énorme et je ne suis pas sûr qu'il ne se soit pas déjà entendu avec Edmond Jaloux » (Lettre à Jean-Paul Zimmermann, 26 juin 1928).
- <sup>14</sup> Roman de Jean-Paul Zimmermann qui paraîtra en 1931 chez Attinger et qui suscitera une vive réaction dans la région, à cause de la satire d'une petite ville (Le Locle) qu'il contient.
- <sup>15</sup> Léon Bazalgette (1873 – décembre 1928), traducteur de Walt Whitman, homme de lettres très proche des mouvements pacifiste et internationaliste qui, dans cette perspective, se donnait pour tâche de faire connaître au public français les œuvres étrangères fortes et authentiques.
- <sup>16</sup> Claude Secrétan (né en 1897), professeur de sciences au Gymnase classique cantonal de Lausanne, directeur du Collège classique de 1928 à 1932.
- <sup>17</sup> Edmond Gilliard, *Œuvres complètes*, Genève, Editions des Trois collines, 1965, p. 1580.
- <sup>18</sup> Lettre d'Edmond Gilliard à Jean-Paul Zimmermann, 30 janvier 1929.
- <sup>19</sup> Jean Descoullayes (1903–1961), élève d'Edmond Gilliard, puis son collaborateur le plus proche pour les Editions des Lettres de Lausanne, fut également conservateur du Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne et collaborateur de la revue *Présence* de 1932 à 1936 ; de 1955 à 1960, il prépara

l'édition des Œuvres complètes d'Edmond Gilliard.

- <sup>20</sup> Léon Bolle, ingénieur, professeur à l'École d'ingénieurs de Lausanne mais habitant Genève; lui et sa femme étaient de longue date amis de Jean-Paul Zimmermann.
- <sup>21</sup> Lettre d'Edmond Gilliard à Jean-Paul Zimmermann, 19 avril 1931.
- <sup>22</sup> Cahier Ecoles secondaires I, qui correspond à l'année 1931 des Carnets.
- <sup>23</sup> Lettre de Jean-Paul Zimmermann à Edmond Gilliard, 26 mai 1931, Fonds Edmond Gilliard, Centre de recherches sur les lettres romandes, Lausanne; lettre communiquée par Mme José-Flore Tappy que je remercie ici de son amabilité.
- <sup>24</sup> Le texte allemand est le suivant: «Es [das Bild] schien unter dem Wechseln des spielenden Silberscheines zu leben und vermehrte ...» Gottfried Keller, *Der grüne Heinrich*, Bd. 1, S. 203, Zürich, Rentsch-Verlag, 1926.
- <sup>25</sup> Lettre d'Edmond Gilliard à Jean-Paul Zimmermann, 27 mai 1931.
- <sup>26</sup> A un mot près qui avait été omis: «Il semblait vivre, sous le jeu modulé des reflets d'argent, et augmentait ...» (t. 1, p. 138). Il faudrait faire une comparaison et une analyse stylistique approfondies du manuscrit de Jean-Paul Zimmermann et du texte publié, ce qui n'est pas dans mes compétences; les différences, dans les quelques sonda-

ges que j'ai faits, me paraissent porter sur des mots plus ou moins heureux, sur une tournure allégée, etc. mais ne pas affecter la structure de la phrase et le style adopté par Jean-Paul Zimmermann.

- <sup>27</sup> 1932, n° 2.
- <sup>28</sup> En effet, selon une lettre d'Edmond Gilliard à Jean-Paul Zimmermann du 25 septembre 1930, les Lettres de Lausanne avaient passé une convention de dépôt avec un cartel de trois libraires éditeurs: Jullien, Freudweiler et Hauser des Editions de la Baconnière qui se chargeaient du lancement des futures éditions.
- <sup>29</sup> Lettre de Jean Descoullayes à Jean-Paul Zimmermann, 22 mai 1934. On trouve sur certains volumes l'indication de José Corti. On peut supposer qu'après la dissolution des Lettres de Lausanne en 1937, cette maison d'édition parisienne avait racheté un lot d'exemplaires.
- <sup>30</sup> Brouillon d'une lettre datée du 29 mai 1931 trouvée dans les Carnets à cette date.
- <sup>31</sup> *Neue Zürcher Zeitung*, 10. April 1932.
- <sup>32</sup> Lettre d'Edmond Gilliard à Jean-Paul Zimmermann, 26 juillet 1942.
- <sup>33</sup> Je n'ai pas trouvé trace de ces corrections dans les Archives.
- <sup>34</sup> Lettre des Editions Payot à Jean-Paul Zimmermann, 18 juin 1942.
- <sup>35</sup> Lettre de Jean Descoullayes à Jean-Paul Zimmermann, 24 août 1942.

## DOCUMENTS

*Deux communications aux membres du conseil d'administration de la Fondation Schiller Suisse concernant la traduction d'Henri le Vert.*

*Communication N° 92 (avril 1929)*

Lettres de Lausanne

Lausanne, le 12 avril 1929. — Monsieur le président du Comité de la Fondation Schiller, Zurich. — Monsieur, vous devez être déjà renseigné, par M. Ernest Bovet et M. le docteur Ed. Korrodi, sur ce qui fait l'objet de cette lettre. — Il s'agit du projet qu'a formé la Société des Editions des Lettres de Lausanne, de publier une traduction complète d'Henri le Vert de Gottfried Kel-

ler. La première partie de cette traduction est achevée et pourrait, aussitôt, être remise à l'imprimeur; la suite est déjà assez avancée. — Notre Société, dont je vous envoie les statuts, groupe environ quatre-vingts membres, écrivains, professeurs, médecins, avocats; un assez grand nombre d'étudiants et de divers amateurs. La plupart de nos souscripteurs sont des personnalités plus sympathiques que fortunées. L'activité du directeur et des administrateurs est entièrement désintéressée. — Notre dessein, en publiant cette traduction d'Henri le Vert, est de rendre un hommage à Gottfried Keller que nous admirons, et de contribuer à répandre son nom et son œuvre en Suisse Romande et en

France. — La publication intégrale d'Henri le Vert représente une dépense d'environ 10 000 Frs. En mettant les choses au mieux, il faudra bien quelques années avant que l'on puisse compter couvrir les frais par la vente. — Si nous devons faire supporter la charge de l'entreprise à notre petit capital, il serait presque entièrement immobilisé, et nous devrions renoncer à tout autre activité. — Il faut donc que nous rassemblions un fonds de garantie spécialement affecté à la publication d'Henri le Vert. Et c'est dans cette intention que nous adressons à la Fondation Schiller (comme à d'autres institutions d'utilité nationale) une demande de subside, aux conditions qui lui paraîtront convenables. — Je joins encore à ma lettre, à titre de renseignement, un catalogue de nos publications pendant l'année qui vient de s'écouler. — Je vous prie, Monsieur, d'agréer l'expression de ma considération la plus distinguée.

sig. Edmond Gilliard

#### Antrag des Referenten

Il nous faudra discuter sur le principe de cette demande (en faveur d'une *traduction*). Etant donné l'œuvre à traduire, la nécessité pour notre public de la posséder en français, le chef d'œuvre qu'elle *pourrait devenir* en français, l'intérêt qu'elle offre, de façon générale, pour nos lettres, l'entreprise de M. Gilliard, je n'aurais aucune objection de principe. Bien au contraire. Par malheur, je connais ce qui a paru de la dite traduction (dans la Nouvelle Semaine littéraire), et j'y ai remarqué plusieurs erreurs et maladresses de détail. J'en ai parlé à M. Gilliard, qui en a pris note, et qui m'a garanti qu'elles disparaîtraient (il a fait voir une partie de l'œuvre revue à des juges compétents, qui se déclarent satisfaits). Ce n'est pas tout. En lisant ce qui a paru de cette traduction, je n'ai pas trouvé que l'allure, le ton, l'esprit même de Keller fussent rendus de manière suffisante. Peut-être le traducteur s'est-il remis au

travail, et a-t-il perfectionné son premier essai. M. Gilliard le dit, mais je n'ai pas eu l'occasion encore de le constater. Donc, avant de voter un subside à cette très intéressante entreprise, je demande qu'une partie de l'œuvre soit soumise à un expert allemand (Korrodi, par exemple) et à un expert français (M. Bouvier). Après quoi, ayant discuté à Zurich sur le principe de la subvention, nous prendrons une résolution, plus tard, sur l'opportunité de l'accorder.

sig. Charly Clerc

*Communication N° 100 (3 septembre 1929)*

Förderung der Zimmermannschen Übersetzung von Kellers «Grünem Heinrich» ins Französische

In der Frühjahrssitzung wurde prinzipiell ein Beitrag von ungefähr 1000 Fr. an die von den Editions des Lettres de Lausanne unternommene französische Ausgabe von Kellers «Grünem Heinrich» durch J. P. Zimmermann beschlossen, mit dem Vorbehalt einer genaueren Prüfung des Unternehmens in literarischer und geschäftlicher Beziehung. Mit ersterer wurden die Herren Prof. Bernard Bouvier und Dr. Eduard Korrodi, mit letzterer das Quästorat betraut.

Die Korrespondenz mit dem Leiter der Editions des Lettres de Lausanne, Prof. Edmond Gilliard, (Dossier 333) hat Folgendes ergeben: J. P. Zimmermann ist Lehrer der französischen Literatur am Gymnasium von Chaux-de-Fonds, nach dem Urteil von Gilliard sehr beliebt bei seinen Schülern, von ausgebreiteter Kultur, sehr unterrichtet in sprachlichen Dingen, ein ausgezeichnete Schriftsteller und ein einfacher, jeder eigensüchtigen Regung barer Mensch. Zimmermann lebt nur der Kunst. Er hat seine Übersetzung aus rein idealen Gründen unternommen. «S'il met un peu de chaleur à défendre sa conception de la pensée et du style de Gott-

fried Keller, c'est avec un zèle de pur dévouement; il est incapable de mesquinerie et de parti pris; il est d'une entière loyauté de caractère.»

Die Übersetzung liegt bis zur Hälfte druckfertig vor. Der Druck soll diesen Herbst beginnen, mit Rücksicht auf die billigeren Bedingungen, wahrscheinlich in Frankreich. Das Werk wird 4 Bände von ca. 250 Seiten umfassen, ungefähr wie die deutsche Originalausgabe. Auflage 1000–1500. Verkaufspreis per Band ca. 4 Fr. Der erste Band soll Weihnachten 1929 erscheinen, der zweite Ostern 1930, die Bände 3 und 4 noch im Laufe des nämlichen Jahres, sodaß Ende 1930 die Übersetzung vollständig vorliegt. Es wird eine Subskription eröffnet. Die finanziellen Garantien für die Vollendung sind nach der Versicherung des Herrn Gilliard, wenn man auf die Unterstützung der Schillerstiftung rechnen kann, vorhanden.

Über den Wert der Zimmermannschen Übersetzung liegen verschiedene Äußerungen vor. André Gide schreibt am 27. Juni 1928: «Je suis heureux de savoir que mon intervention a été pour quelque chose dans votre entreprise. La traduction s'annonce bonne, net, je fais tous mes vœux pour quelle trouve un heureux écho près du public.»

Daniel Rops schreibt am 10. Januar 1929: «J'ai beaucoup aimé votre traduction de la première partie. Je suis directeur littéraire du journal hebdomadaire LA VOIX. Voudriez-vous me donner pour ce journal un fragment d'une des parties suivantes du roman de Keller? – Je serais tout particulièrement heureux qu'il vous fût possible de vous rendre à mon désir, et pour vous, et pour Gottfried Keller.»

Prof. Hermann Schoop schreibt am 21. Dezember 1928: «Es drängt mich, Sie zu der tüchtigen Übersetzerleistung zu beglückwünschen. Bei der Verschiedenheit der beiden Idiome und angesichts des Umstandes, daß Keller zu den deutsche-

sten aller deutschen Schriftsteller gehört, haben Sie eine äußerst schwere, im Grunde vielleicht unlösbare Aufgabe gelöst, wie sie überhaupt gelöst werden konnte. – Vergleichen zwischen Original und Übersetzung haben mich immer wieder davon überzeugt, welche Liebe und Treue Sie dem deutschen Text bewahrt haben und wie Sie dabei das deutsche Wort in echtstes lebendigstes französisches Sprachgut zu verwandeln wußten. So ist viel von der Frische und Ursprünglichkeit, von der Tiefe und der Leuchtkraft, von dem ganzen barocken Wesen des großen deutschschweizerischen Schriftstellers in Ihre Fassung hinübergegangen, und der welsche Leser, der Ihre Übertragung genossen hat, kann sich dazu beglückwünschen, in weitgehendem Maße, so gut dies eben ohne Kenntnis des Originals möglich ist, in das Wesen dieses tiefen und ursprünglichen Geistes und einzigartigen Dichters eingeführt worden zu sein. Manchmal bedeutet Ihre Übertragung eine wirkliche <tour de force>, und es ist nur herzlich zu wünschen, daß Sie bald mit gleicher Hingabe und gleichem Talent sich an die zweite Hälfte des Romans heranmachen und so der französisch sprechenden Welt das ganze Werk, eines der bedeutendsten der deutschen Literatur, in Buchform zu eigen geben. Dies wird eine schweizerische Tat sein; denn eine schönere Gabe für unsere welschen Miteidgenossen, sagen wir zum Weihnachtsfest 1929, kann ich mir nicht denken, als den Band des <Henri le Vert> in der von Ihnen zu Ende geführten meisterlichen Übersetzung.»

Herr Gilliard hat der Stiftung die erste Hälfte des Manuskripts von Zimmermann zur Prüfung übergeben. Die Expertise wurde im Einverständnis mit den Herren Bouvier und Korrodi von Prof. Edouard Blaser und Dr. Herbert Steiner, beide in Zürich, vorgenommen. Die Gutachten lauten:



Gutachten von Dr. Herbert Steiner

Mit der an Proben vorzunehmenden Prüfung der Zimmermannschen Übersetzung von Gottfried Kellers «Grünem Heinrich», von der die ersten beiden Teile des Romans vorlagen, beauftragt, sind Herr Professor Edouard Blaser und der Unterzeichnete übereingekommen, jede zwanzigste Seite des Manuskripts zu prüfen – welches Verfahren Ihnen die beste Gewähr für eine unbeeinflusste und gerechte Auswahl der Proben zu bieten schien.

Der Unterzeichnete ist zu folgendem Ergebnis der Prüfung gelangt:

Die Forderung einer dichterischen Übertragung im höchsten Sinne, d. h. eines sehr seltenen Falls, darf gerechterweise an eine Übersetzung, und besonders an eine so umfängliche wie die vorliegende, nicht gestellt werden. Was sich fordern und erhoffen läßt, das hat Herr Zimmermann mit Treue und Geschick geleistet – und das ist viel.

Um seiner, dem Umfang wie dem Ergebnis nach beträchtlichen Arbeit willen kann darum nur gehofft werden, es möge Herrn Zimmermann möglich sein, diese aller Förderung werthe Arbeit (deren Wirkungen auch im Sinne des schweizerischen Schrifttums als seiner Gesamtheit glückliche sein müssen) fertigzustellen.

Demgegenüber verschlägt es nicht, daß eine Prüfung einzelne kleine Ungenauigkeiten ergibt, die auf unvermeidliche Ermüdung und auf die große Schwierigkeit gerade dieser Aufgabe zurückzuführen sind und die eine letzte Durchsicht der Druckbogen gewiß beseitigen wird – soweit sie nicht auf dem Sprachgefühl des Übersetzers beruhen.

Dieser letzte Punkt und alles, was sich auch für den Leser hieraus ergibt, läßt sich nur vom Bereich der französischen Sprache aus überschauen. Hier ist der Unterzeichnete nicht zuständig.

Zürich, 31. August 1929

sig. Herbert Steiner

Gutachten von Dr. Edouard Blaser

M. Herbert Steiner et moi avons procédé selon vos indications, c'est-à-dire en nous bornant à un certain nombre de sondages approfondis, à l'expertise dont la Fondation Schiller nous a fait l'honneur de nous charger. Nous n'avons examiné du manuscrit de M. Zimmermann qu'une page sur vingt, mais en nous appliquant à confronter minutieusement le texte français, d'une part avec l'original allemand de l'édition Rascher, d'autre part avec les passages correspondants des traductions antérieures, en particulier avec un fragment d'Edouard Rod. Ce qu'une pareille méthode peut avoir d'artificiel et de trop mécanique nous a paru racheté par ses garanties d'impartialité, vu qu'elle exclut toute préférence arbitraire dans le choix des morceaux.

Notre enquête ainsi menée a été, en dépit de ce qu'elle eut de décousu et d'incomplet, tout à fait concluante et elle nous autorise, croyons-nous, à porter en conscience, selon la loi des probabilités, un jugement sur l'ensemble de l'œuvre que M. J. P. Zimmermann a soumise à l'approbation de la Fondation Schiller. Vous trouverez ci-joint le rapport que M. Herbert Steiner a tenu, comme de juste, à rédiger dans sa langue et me permettez, de mon côté, de motiver notre appréciation commune dans la mienne.

Je tiens à constater, dès l'abord, que la traduction de «Der Grüne Heinrich» par M. J. P. Zimmermann est un travail doublement méritoire, par la somme de labeur intelligent et persévérant qu'il représente, comme aussi par ses qualités intrinsèques, et parfaitement digne ainsi de l'encouragement que la Fondation Schiller se propose de lui décerner. On ne saurait trop soutenir ceux de nos écrivains nationaux qui vouent une partie de leur effort à la diffusion des lettres suisses, sans distinction d'idiome, et qui contribuent par là à rapprocher toujours plus intimement dans le plan intellectuel et moral, les populations

Je racontai comment le garçon m'aurait  
persuadé un jour de faire une promenade ~~avec~~  
et emmené avec eux jusqu'à cette forêt et je di-  
crisis par la même manière pour les enfants plus  
âgés ou contume d'en retrouver un plus jeune  
dans quelque expédition ténébreuse. Les accusés étaient  
hors d'eux-mêmes ; ils protestèrent avec larmes, les  
uns qu'ils n'étaient pas allés de si loin longtemps dans  
le bosquet, les autres qu'ils n'y avaient jamais été  
et surtout jamais avec moi. Tout en parlant ils  
me jetaient des regards de haine craintive comme  
à un serpent venimeux. Ils voulurent m'assaillir  
de reproches et de questions, mais ils furent irrités  
à le faire, et moi à indiquer le chemin par nous  
avions suivi. Tout aussitôt il s'ébala distinctement  
devant mes yeux. Et, enflammés par la contra-  
diction et par leurs déments à propos d'un conte  
auquel, de bonnais, je croyais moi-même, ne sachant  
pas m'impliquer autrement la véritable nature de  
cette scène j'indiquai route et sentiers qui con-  
duisent à la l'endroit. Le ne les connaissais sur par  
au-dessus, et bien sur j'y aurais à peine été atten-  
tif, chaque détail se présente à propos.

Détail d'une page manuscrite de la traduction de J.-P. Zimmermann  
avec un passage du roman « Henri le Vert ».

Ich erzählte, wie mich die Knaben eines Tages zu einem Spaziergange überredet und in den Wald hinaus mitgenommen hätten, und ich beschrieb einläßlich die Art, wie etwa größere Knaben einen kleinern zu einem mutwilligen Streifzuge mitnehmen. Die Angeklagten gerieten außer sich und beteuerten mit Tränen, daß sie teils seit langer Zeit, teils gar nie in jenem Gehölze gewesen seien, am wenigsten mit mir! Dabei sahen sie mit erschrecktem Hasse auf mich, wie auf eine böse Schlange, und wollten mich mit Vorwürfen und Fragen bestürmen, wurden aber zur Ruhe gewiesen und ich aufgefordert, den Weg anzugeben, welchen wir gegangen. Sogleich lag derselbe deutlich vor meinen Augen, und angefeuert durch den Widerspruch und das Leugnen eines Märchens, an welches ich nun selbst glaubte, da ich mir sonst auf keine Weise den wirklichen Bestand der gegenwärtigen Szene erklären konnte, gab ich nun Weg und Stege an, die an den Ort führen. Ich kannte dieselben nur vom flüchtigen Hörensagen, und obgleich ich kaum darauf gemerkt hatte, stellte sich nun jedes Wort zur rechten Zeit ein.

*Texte original de Gottfried Keller.*

Je racontai comment les garçons m'auraient persuadé un jour de faire une promenade et emmené avec eux jusqu'à la forêt et je décrivis par le menu la manière dont les enfants plus âgés en peuvent entraîner un plus jeune dans quelque expédition téméraire. Les accusés étaient hors d'eux-mêmes; ils protestèrent avec larmes, les uns qu'ils n'étaient pas allés depuis longtemps, les autres qu'ils n'avaient jamais mis les pieds dans ce bosquet et surtout pas avec moi. Tout en parlant ils me jetaient des regards de haine effrayée comme à un serpent venimeux. Ils voulurent m'assaillir de reproches et de questions, mais ils furent invités à se taire et moi à indiquer le chemin que nous avions suivi. Tout aussitôt il s'étala distinctement devant mes yeux. Et enflammé par la contradiction et par leurs démentis à propos d'un conte auquel, désormais, je croyais moi-même, dans l'incapacité où j'étais de m'expliquer autrement la véritable nature de la scène présente, j'indiquai routes et sentiers qui conduisent à cet endroit. Je ne les connaissais que par ouï-dire et bien que j'y eusse à peine été attentif, chaque détail se présenta à propos.

*Traduction de J.-P. Zimmermann, parue dans la Nouvelle semaine artistique et littéraire, 1928.*

Sur ce je racontai que ces grands garçons, récemment, m'avaient persuadé de les accompagner en promenade et entraîné vers ledit bosquet, et je décrivis mains détails de cette équipée. Les prévenus semblaient abasourdis; ils protestèrent en pleurant qu'ils n'étaient allés, les uns jamais, les autres pas depuis longtemps, et, en tout cas, pas avec moi, dans le bosquet; ceci, tout en jetant vers moi, comme sur un serpent venimeux, des regards chargés d'épouvante et de haine; puis, comme ils commençaient à m'assaillir de questions et de reproches, le maître leur imposa silence et me pria de lui indiquer le chemin que nous avions pris. Tout aussitôt ce chemin apparut distinctement devant mes yeux, et, excité par la contradiction et la mise en doute du conte que j'inventais, j'en venais à y croire moi-même, car je ne pouvais m'expliquer que par lui le déroulement de la scène présente; je décrivis donc route et sentier qui menaient au lieu susdit. Je ne les connaissais que par ouï-dire; mais encore que je ne fusse guère attentif lorsque j'en avais entendu parler, je me souvenais à présent des moindres détails.

*Traduction d'André Gide (Nouvelle revue française, septembre 1927).*

Je racontai comment ces garçons m'auraient persuadé un jour de faire une promenade et emmené avec eux jusqu'à cette forêt, et je décrivis par le menu la manière dont les enfants plus âgés ont coutume d'en entraîner un plus jeune dans quelque expédition téméraire. Les accusés étaient hors d'eux-mêmes; ils protestèrent avec des larmes, les uns qu'ils n'étaient pas allés depuis longtemps dans ce bosquet, les autres qu'ils n'y avaient jamais été, et surtout jamais avec moi. Tout en parlant, ils me jetaient des regards de haine craintive, comme à un serpent venimeux. Ils voulurent m'assaillir de reproches et de questions, mais ils furent invités à se taire, et moi à indiquer le chemin que nous avions suivi. Tout aussitôt je le vis se dérouler distinctement devant mes yeux, et, enflammé par la contradiction et par les démentis touchant un conte auquel, désormais, je croyais moi-même (je ne saurais m'expliquer autrement la véritable nature de cette scène), j'indiquai routes et sentiers qui conduisent à cet endroit. Je ne les connaissais que par ouï-dire, et, bien que j'y eusse à peine été attentif, chaque détail se présenta à propos.

*Version de l'édition définitive.*

des trois régions linguistiques de notre pays. Aussi faut-il espérer que M. Zimmermann ne tardera pas à achever l'œuvre qu'il a si courageusement commencée.

Le bien que, d'accord avec mon collaborateur, je pense du talent de traducteur dont vient de faire preuve M. J. P. Zimmermann ne saurait pourtant me dispenser de formuler ici les quelques réserves qu'une comparaison attentive des deux textes m'a suggérées. La version de « Henri le Vert » que nous donne le professeur de La Chaux-de-Fonds n'est pas exempte de défaillances et l'on peut parfaitement en concevoir une qui fût, en certains passages, à la fois plus fidèle et de goût plus français. Je m'empresse d'ajouter que ces faux-pas sont exceptionnels et visiblement imputables, pour la plupart, à la fatigue inséparable d'une tâche ingrate et pénible dont M. Zimmermann s'est, en somme, acquitté avec beaucoup d'habileté et de souplesse de style. Rien n'est plus propre à révéler les nombreuses qualités et les rares défauts de sa traduction que de la mettre en regard de celle d'Edouard Rod. Celui-ci prend avec l'original des libertés infiniment plus grandes et se montre avant tout soucieux de simplifier la langue, trop riche et un peu surchargée de couleur au gré de lecteur français, de Gottfried Keller. M. Zimmermann, au contraire, pousse en plus d'un endroit le respect de l'allemand jusqu'au scrupule et s'efforce louablement au maximum de littéralité compatible avec le génie de la langue dans laquelle il traduit. Rod est assurément moins exact et savait moins bien l'allemand. C'est-à-dire que, si Herbert Steiner et moi avons par ci par là pris ombrage de quelques petites inexactitudes dont M. Zimmermann s'est rendu coupable sans nécessité, nous reconnaissons néanmoins que sa traduction se distingue au premier chef par une fidélité bien conforme aux tendances objectives et documentaires de notre époque, en matière de translation d'ouvrages étrangers.

L'application du traducteur à serrer le texte au plus près lui fait à l'occasion risquer certaines lourdeurs. Mais il rencontre beaucoup plus souvent les expressions et les tours les plus heureux. Il lui arrive même de procurer au lecteur le plaisir de retrouver dans la version française le charme propre et la saveur sui generis de la langue de Keller.

Veillez agréer, Monsieur le Secrétaire, l'assurance de ma considération distinguée et mon parfait dévouement.  
Zürich, le 31 août 1929.

Antrag des Quästors

Der Aufsichtsrat beschließt :

1) Die Bedingungen, welche an den prinzipiellen Beschluß geknüpft wurden, den Editions des Lettres de Lausanne einen Beitrag von 1000 Fr. an die Ausgabe der Zimmermannschen Übersetzung des « Grünen Heinrich » zuzuwenden, sind als erfüllt zu betrachten. Das Quästorat wird zur Auszahlung des Beitrages auf Rechnung 1929 ermächtigt.

2) Mit Rücksicht auf die Wichtigkeit des Unternehmens, das Hauptwerk Kellers in französischer Sprache zu verbreiten, beteiligt sich die Schillerstiftung überdies an der Subskription. Das Quästorat wird ermächtigt, 50 Exemplare im ungefähren Betrage von 800 Fr. auf Rechnung 1930 zu subskribieren. Über die Verwendung dieser Exemplare wird später verfügt.

3) Wie in früheren ähnlichen Fällen, wenn es sich um die Unterstützung eines Literaturwerkes handelte, soll den Editions des Lettres de Lausanne nahe gelegt werden, die Mitwirkung der Schillerstiftung in angemessener Weise zu erwähnen.

Zürich, den 3. September 1929

Für das Bureau  
Der Aktuar : Hans Bodmer

*Compte rendu d'Arnold Burgauer dans la Neue Zürcher Zeitung (Nr. 659, 10 avril 1932)*

Henri le Vert

Zu Jean-Paul Zimmermanns  
Übertragung

Bu. Es geht mir mit dieser Übertragung Gottfried Kellers wie André Gide mit der deutschen Fassung seiner «Nourritures terrestres»: weite Strecken der Übersetzung sind mir lieber geworden als das Original, das doch auf allen meinen langjährigen Wanderungen mein unzertrennlicher Freund gewesen ist. Durch eine seltsame, vom Übersetzer unverschuldete Transfiguration, deren Grund einzig in der Verschiedenheit der beiden Sprachen zu suchen ist, hat Zimmermann die herzliche Unbekümmertheit der langen Sätze entzweigebrochen, die lose und ungeschickt eingelegten Konjunktionen weggelassen und allzu barocke Ornamente geschlichtet, die dem welschen Geschmack als Barbarismen, der immer gegenwärtigen Urteilskraft als Ungehörigkeit erscheinen müßten. Dadurch ist die Übertragung lesbarer geworden. Was sie vielleicht an Ahnendem, Unbeholfen-Naiivem und Volkshafem eingebüßt, wurde durch eine erstaunliche Leuchtkraft der Sprache und eine verblüffende Leichtigkeit des Fabulierens reichlich kompensiert.

Zimmermann arbeitet äußerst gewissenhaft. Immer schmiegt sich sein Wort liebevoll dem Leib der deutschen Sprache an. Zwanzig, dreißig Zeilen folgt der Blick Wort um Wort dem deutschen Vorbild; Licht und Schatten, Hebungen und Senkungen des Satzbaus sind peinlich genau nachgezeichnet, ohne daß deshalb je der Eindruck des Gekünstelten entsteht. Zimmermanns ungemein gekonntes Französisch besitzt zuweilen den Marmorglanz eines Gide oder Saint-Exupéry und entkleidet gewisse Wendungen der heimatlichen Enge, der alemannischen Schrullig-

keit, des stachligen Humors und erdigen Geschmacks, der nur zwischen Rhein und Limmat gedeihen konnte.

Da der französische Text mehr Substantive und weniger Zeit- und Hilfszeitwörter als der deutsche enthält (und enthalten muß), hat das Tastende, Unabgeklärte und Romantische des «Grünen Heinrich» eine beinahe unmerkliche, aber doch dauernd spürbare leise Verschiebung nach dem Klassischen, Reifen und Gefestigten hin erfahren. Trotzdem besitzt er dieselbe Innigkeit und Lebensnähe, scheint aber doch eher ein Werk des Alters als der drängenden Jugend zu sein. Die Farben sind satter, die Konturen sicherer, die Orchestration voller und ausgeglichener, das bange Fragen nach dem Ausgang klingt gedämpfter als im deutschen Text. Es ist die Übertragung eines repräsentativen Dichters vier Dezennien nach seinem Tod. Das Bildungserlebnis des Werkes tritt in der neuen Fassung reliefartig hervor und ist exemplarisch klar formuliert; das Irdische allzu Menschliche, die Bleigewichte und Hürden, das bei aller Welt-offenheit Schwerblütige und Kauzige ist vielleicht zu kurz gekommen, wiederum nicht weil Zimmermann es verschweigt oder nicht sinngemäß übersetzt, sondern einzig und allein, weil jene Fesseln die eines ganzen Menschenschlages sind, für die es nur eine einmalige unübertragbare Form geben kann, in der ihre Geräte und Häuser, ihre Sitten und Gebräuche, ihre Freuden und Feste auf magische Weise mitgehalten sind.

Wie soll man zum Beispiel im Französischen die heimeligen Diminutive auf -lein wiedergeben, auf welche Weise andeuten, daß das Original oft den unbestimmten Artikel für den bestimmten setzt? Aber solche Überlegungen sind nichts als Spielerei. Entscheidend bleibt letzten Endes doch nur der Gesamteindruck und er allein! Und diese Übertragung bleibt als Ganzes ebenso gewichtig wie ihr großes Vorbild. Vor allem hat sie nirgends leere

Stellen, behauptet immer ihre zwingende Souveränität, ihr überlegenes Lachen und das köstliche Kleinod Kellerschen

Humors. – Als Probe wählen wir eine Stelle aus dem letzten Kapitel des 2. Teiles, das den Namen «Judith» trägt.

---

«Oho! riefen die Zecher, als ob wir nicht auch da wären!

Wir alle begleiten Euch! Das soll nicht gesagt sein, daß die Judith nicht Begleiter zur Auswahl habe!»

Sie erhoben sich und sorgten, noch den frischen Wein unterzubringen,

– Oh! oh! crièrent les buveurs, comme si nous n'étions pas là, nous!

Nous vous accompagnerons tous. Il ne sera pas dit que Judith n'a pas des compagnons au choix!

Ils se levèrent et se hâtèrent d'avaler le vin qu'on venait d'apporter,

---

während Judith mir winkte und, auf dem Flur angekommen, sagte:

«Diese vier Heiden wollen wir schön anführen!»

Auf der Straße sah ich, daß der Saal, wo meine Vettern und Basen sich aufgehalten, schon dunkel war, und mehrere Leute bestätigten ihre Heimkehr.

So mußte ich der Judith folgen, als sie mich durch ein dunkles Seitengäßchen ins Freie und durch einige Feldwege auf die Landstraße führte, daß wir einen Vorsprung gewannen und die vier Männer hinter uns rufen hörten.

Indem wir eilend weiterschritten, gingen wir um einige Spannen entfernt nebeneinander her: ich hielt mich spröde zurück, während mein Ohr keinen Ton ihres festen und doch leichten Schrittes verlor und begierig das Rauschen ihres Kleides vernahm.

Die Nacht war dunkel, aber das Frauenhafte, Sichere und die Fülle ihres Wesens wirkte aus allen Umrissen ihrer Gestalt wie berauschend auf mich, daß ich alle Augenblicke hinüberschielen mußte, gleich einem angstvollen Wanderer, dem ein Feldgespenst zur Seite geht.

tandis que Judith me faisait signe; quand nous fûmes sur le palier, elle me dit:

– Nous allons gentiment semer ces quatre païens!

Je vis, de la rue, que la salle où s'étaient arrêtés mes cousins et mes cousines était déjà obscure, et plusieurs personnes me confirmèrent qu'ils s'en étaient retournés.

Force me fut donc de suivre Judith, qui me menait dans les champs par une sombre venelle latérale, et, de là, par des chemins de traverse, jusque sur la route cantonale. Nous avons pris de l'avance, et entendions les quatre hommes hucher derrière nous.

Nous nous hâtâmes, marchant à une certaine distance l'un de l'autre; je me tenais pudiquement en arrière, cependant que mon oreille ne perdait pas un de ses pas fermes et pourtant légers, et écoutait avidement le froufrou de sa robe.

La nuit était sombre, mais la féminité, la sûreté et la plénitude de son être, qui émanait de toute sa silhouette, me remplissait d'une sorte d'ivresse, et à chaque instant je louchais dans sa direction, comme un voyageur terrifié, à côté de qui chemine un fantôme champêtre.

---

Schiller- und Martin-Bodmer-Stiftung, der Schweizerische Schriftstellerverein und ein verdienter Förderer des heimischen Schrifttums, ohne deren Beistand das umfangreiche Werk nicht im Druck er-

schienen wäre, haben ihr Vertrauen keinem Unwürdigen gegeben. Möge es den Ruhm Gottfried Kellers und die schlichte Schönheit unserer Landschaft weit über die Grenzen unseres Landes tragen!